

**Michel Albert Galicier**

# Paulo la chaussette

© Michel Albert Galicier  
3 grande rue  
89430 Thorey  
France  
Tel : 0970261189

## Chapitre 1

La guerre est finie, chez nous, ce n'est pas la joie, sur les six garçons de notre fratrie, on est plus que quatre, les boches ont fusillé les deux aînés, Jules et Riton. Ces deux cons s'étaient fait prendre avec des jeunes communistes qui collaient des affiches dans le quartier.

C'était pourtant des artistes dans leur genre, mes frangins, champions de fauche et de resquille, c'est eux qui faisaient bouillir la marmite et on ne manquait de rien, même au plus dur de la guerre. Se faire serrer pour des conneries pareilles, j'ai eu du mal à digérer. le truc, le vieux aussi a mal pris la chose, surtout qu'il ne peut pas blairer les communistes, ces

fromages fouteurs de merde, juste bons à faire la grève qu'il dit, et il se donne en exemple.

— Est-ce que je fais la grève moi ?

Forcément, lui qui n'a jamais bossé de sa vie ça n'entre pas dans sa logique, il ne peut pas comprendre. Ce qui l'emmerde depuis la disparition des deux grands, c'est d'être obligé d'aller faire le débardeur aux halles, les forts des halles qu'on les appelle, lui c'est surtout avec la gueule qu'il est fort, le peu de pognon qu'il gagne, la mère n'en voit pas beaucoup la couleur, il en claque la plus grosse partie dans les bistrots de la rue Saint-Denis avec des zigotos de son acabit.

Moi, Paul, Paulo pour les copains, le troisième de la fratrie, je suis devenu l'aîné par la force des choses. Après une sortie sans gloire et sans regret de l'école primaire, j'ai fait quelques petits boulots de droite et de gauche sans grande conviction, je me suis vite rendu compte que je n'étais pas fait pour ça, sans doute une question d'atavisme, un vieux comme le mien cela laisse des séquelles.

Après l'arrestation des deux aînés, les emmerdes sont tombées sur nous comme la misère sur le monde. La police française s'est

pointée à l'improviste et a tout retourné dans la maison avec un plaisir et une frénésie qui en disait long sur l'estime que les pandores avaient pour les résistants. Le vieux pour une fois, a fermé sa grande gueule, la trouille d'être embarqué lui a fait mouiller son froc. Nous, on a ripé nos galoches par les caves de l'immeuble avec quelques objets à ne pas mettre entre toutes les mains et on a laissé passer l'orage.

Quand on est revenu, c'était Stalingrad, tout était sens dessus dessous, les voisins regardaient à tour de rôle par l'entrebâillement de la porte, l'air faussement contrit. Ils étaient ravis de nous voir dans la merde, ces loquedus, je suis sûr que leur grand regret, c'était de savoir le vieux encore en liberté. La mère chialait sur le chantier, le père était déjà parti au bistro fêter la chance qu'il avait eu de ne pas se faire embarquer, il faisait sûrement son mariolle pour se faire rincer à l'œil par des crevards, tous aussi poivrots que lui.

On n'était déjà pas des modèles de vertu, mais depuis la mort de nos frangins on ne respecte plus rien, le monde nous apparaît tel qu'il est et, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas génial, alors, avec Robert on l'arrange à notre façon, sans règles ni contraintes, avec un mépris

royal de la propriété des autres.

Comme c'est à nous qu'il revient de remplir la marmite, on se bouge, la rapine devient notre quotidien et ce n'est pas le boulot qui manque, avec tous les commerçants qui se sont rempli les poches en trafiquant avec les boches, on ne connaît pas le chômage.

Les flics étant trop occupés à nettoyer devant leur porte n'ont pas le temps de nous emmerder, la recherche de témoins de moralité pour couvrir les saloperies qu'ils ont commises pendant l'occupation les mobilise à plein temps.

## Chapitre 2

Je suis en planque avec mon frangin dans un local à poubelle depuis près d'une heure, c'est exigü, sale, ça pue le chou aigre, la friture et les chiottes, l'été ça doit être intenable. Les passe-montagnes que l'on a enfilés filtrent un peu les odeurs, mais c'est difficilement supportable. Les murs lépreux sont couverts de graffitis obscènes et le sol est couvert d'immondices.

Il fait un froid de canard, j'ai les pieds gelés malgré mes deux paires de chaussettes, c'est dur, mais on est motivés. La hargne qui nous habite n'est pas près de s'éteindre, on en veut à la terre entière, on mélange tout, boches, amerloques, collabos, flics, c'est notre guerre à nous qui commence. Notre cible d'aujourd'hui c'est le patron de l'épicerie du rez-de-chaussée, si on est là c'est pour lui chauffer un peu les arpions à ce gros dégueulasse, un profiteur et un affameur qui ne veut plus faire de crédit à la mère sous le prétexte qu'elle ne règle jamais sa note.

Bien sûr, la vieille, même quand elle a des ronds, elle a du mal à les lâcher, mais de tous les commerçants du quartier c'est à lui qu'elle doit le

moins, alors il aurait pu s'abstenir de lui faire honte devant les commères de l'immeuble, bien qu'à mon avis, la famille survivra sans peine à cet affront, elle n'en est pas à son premier et ce ne sera sûrement pas le dernier, mais rien que pour ça, mon frangin qui est susceptible a les poings qui le démangent.

Moi, les déboires de la vieille, je m'en fous un peu, c'est pour le pognon que je suis là, j'ai des projets personnels d'investissements à court terme pour les économies de l'épicier.

Il ne va pas tarder à fermer son bouclard, on va lui flanquer la dérouillée de sa vie et l'oseille qu'il a accumulée après toutes ces années de marché noir va passer dans nos poches. D'après la rumeur, ce mec s'est gavé pendant que la majorité des gens du quartier crevaient de faim en bouffant des topinambours, la récolte devrait être bonne.

Je vais gerber si je reste plus longtemps au milieu des poubelles et ce connard d'épicier qui prend son temps, parfois il se fait payer en nature par certaines clientes un peu girondes, ça se passe à la fermeture, si c'est le cas, on n'est pas sorti. Le frangin s'agite de plus en plus, je le surveille du coin de l'œil, quand il s'énerve il devient vite

ingérable.

Soudain, tout s'accélère, alerté par le bruit du rideau de fer, on fonce à la porte de l'arrière-boutique. Un bruit de verrou que l'on tire et la lourde s'ouvre, le mec est seul, il n'a pas le temps de se demander ce qui lui arrive, Robert lui colle une méchante patate en plein dans le pif.

À quatre pattes sur le carrelage crasseux de son arrière-boutique, avec son tarin qui pisse comme une fontaine, le mec gueule comme un goret, le frangin ne le lâche pas, les coups pleuvent, s'il compte nous apitoyer en chialant comme une madeleine, il se goure lourdement.

Je ferme la porte, pas la peine d'ameuter les voisins, après dix minutes de corrida, il nous déballe tout ce que l'on voulait savoir. C'est à la cave que ça se passe, je fais le guet pendant que Robert le fait descendre par le fond de sa culotte.

Il a perdu de sa superbe le mariolle qui jouait de la tondeuse à la libération avec ses copains aux brassards. Il s'en était payé une bonne tranche en voyant tomber dans le caniveau la tignasse de la petite mercière de la rue Haxo.

Elle me plaisait bien à moi la petite mercière, mignonne, toujours bien arrangée, elle sentait bon, j'en avais un peu le béguin même si elle ne

faisait pas beaucoup attention à moi. Alors, plus par méchanceté que par dépit amoureux, je lui colle deux coups de savate en vache entre les guiboles, juste pour le souvenir.

Dans sa cave, c'est la caverne d'Ali Baba, des sauciflards en veux-tu en voilà, deux jambons ventrus, pendus a des crochets et bien enveloppés, des boîtes de sardines, du beurre, des camemberts, de quoi nourrir tout le quartier pendant un mois, mais on n'est pas venu que pour ça, c'est ce surtout son oseille qui nous intéresse.

On n'a pas mauvaise conscience, le vieux nous dit toujours, « entre emmanchés, il n'y a pas de doublure ».

Le magot est planqué dans un mur, derrière des briques qui ont été descellées et reposées à la diable, trois liasses de biftons de cinq milles, et, cerise sur le gâteau, cinq lingots et une boîte pleine de louis, le mec est méfiant il préfère le jonc aux billets, mais nous on n'est pas bégueules, on emballe le tout dans deux sacs à patates avec des provisions pour un tenir un siège.

L'épicier attaché, on se tire vite fait. J'ai eu beaucoup de mal à empêcher le frangin de mettre le feu à la cambuse, il voulait faire rôtir le

bonhomme avec toute la camelote restante.

On a laissé ouverte la porte de la cave pour que les voisins en profitent, dans une heure ça va être un beau bordel.

En sortant le froid nous saisit, un froid mauvais qui traverse nos fringues minables achetées au « décrochez-moi-ça » de la rue de Belleville, l'eau gèle dans les caniveaux, le vent du nord qui souffle en rafales entre les maisons a chassé les passants, on est peinarde pour rentrer. Le beurre qu'on a fourré dans le sac ne risque pas de couler. Un clébard, pelé et galeux nous lâche pas d'une semelle, il doit sentir le jambon et les sauciflards que l'on trimballe, Robert, royal, sort un saucisson entier et lui balance sous le regard exorbité de la concierge du 18, une vieille morue toujours à bigler derrière ses carreaux cradingues.

### Chapitre 3

On crèche avec les paumés dans les

« Habitations bon marché » sur les boulevards militaires, H.B.M, comme ils disent, ce sont des constructions en briques rouges construites pour les prolos comme nous dans les années 30, à la limite de la zone de la porte de Montreuil. On est bien installés, les architectes qui les ont construites n'ont pas jugé utile de mettre des salles de bains, pour eux l'ouvrier ne se lave pas, mais on n'est quand même pas mal loti.

Le logement est sombre mais on a de l'espace pour tout le monde, surtout depuis que les deux aînés sont morts. La mère s'échine à le rendre propre et on s'y sent chez nous. Je sais que ça ne va pas durer, l'hiver rigoureux de cette année et le manque de pognon pour acheter du charbon nous a fait brûler les lames du parquet dans les chambres, et comme les planchers des deux appartements inoccupés du troisième s'étaient déjà envolés par notre cheminée, des malveillants nous ont balancés au concierge. C'est un rancunier qui se souvient de la branlée que le père lui a mise un jour de ribote et qui attend son heure.

Il est évident que si les voisins ne nous aiment pas, le vieux y est pour quelque chose, quand il rentre bourré et qu'il gueule des insanités dans les

escaliers à deux heures du matin, ça réveille les gosses et comme il a le vin méchant, les gens ont la trouille, lui qui prend ça pour du respect, joue les marioles.

Depuis que je braque les commerçants avec Robert, on est quand même plus à l'aise, mais le pognon on se le garde, la distribution se fait au compte-gouttes pour éviter qu'il finisse en pinard entre les pattes crochues du paternel. Avant de monter, on file dans les caves pour planquer l'oseille et le jonc, pas la peine d'exciter la convoitise familiale.

Quand on rentre, il fait bon dans la cambuse, les lames de parquet en chêne font un excellent combustible, il fait chaud, mais il n'y a rien à manger. Toute la famille est là sauf le vieux, il est peu probable qu'il soit au boulot, il a dû rencontrer un crevard comme lui qui a accepté de le rincer et ils s'arsouillent quelque part.

Sur la table trône un gros pain, c'est tout ce qu'il y a pour ce soir, les sauciflards et des boîtes de conserve sortis de nos sacs tombent à pic, les yeux des frangins s'arrondissent, on a même rapporté des bombecs que les mômes fourrent en vitesse dans leurs poches.

Personne ne pose de questions sur l'origine de cette provende miraculeuse et tout le monde mange de bon appétit.

Des bruits d'engueulade dans la cage d'escalier viennent troubler nos agapes, des insultes, des cris fusent, a tous les étages la révolution est en marche, le vieux nous rejoue la libération à lui tout seul, au boucan qu'il fait, sûr qu'il a du vent dans les voiles. Quand il est dans cet état, il vaut mieux la boucler, les mêmes le savent, ils se dépêchent d'engloutir tout ce qu'ils peuvent avant qu'il entre.

Depuis que Robert lui a mis une torgnole un jour qu'il battait la mère, il se méfie de nous, on a passé l'âge de se laisser emmerder par un biturin, même si c'est lui.

C'est toujours le même rituel quand il est bourré, il met un coude sur le buffet, et nous regarde les yeux embrumés par l'alcool.

— J'vas vous en pousser une petite.

Et on a droit à un récital, Fréhel, Chevalier ou Damia, ça dure généralement une vingtaine de minutes, après, si personne ne le contrarie il va se coucher et on est tranquilles jusqu'au lendemain midi, ça laisse le temps a tout le monde de se tirer pour éviter de subir les effets de sa gueule de

bois.

Je donne quelques billets à la mère qui les enfourne dans son tablier, la provenance de ce fric, elle s'en fout, elle sait que si elle ne demande rien, cela nous évite de mentir, de toute façon elle se doute bien que ce n'est pas le gros lot de la loterie nationale qui traîne dans nos poches.

Demain, j'irais chez le fourgue pour bazarder quelques louis, il faut claquer les biftons rapidement, le bruit court que la monnaie va changer. Cela va être la fête pendant un temps, les récitals du vieux vont être plus fréquents. Il va falloir se méfier, il a tendance à nous faire les poches, la mère aussi d'ailleurs, alors moi, quand je suis en fond, je surveille mon magot de près et je ne frime pas trop devant eux.

Comme je l'avais prévu les mecs des logements se sont pointés un matin avec deux flics du quartier, quand ils ont vu l'état des planchers ça leur en a bouché un coin, le grand con qui devait être le chef s'est mis à bégayer, j'ai cru qu'il allait nous faire une syncope, je n'avais jamais vu ça, les yeux lui sortaient de la tête, la bave lui coulait du menton, et tout ça en émettant des borborygmes inquiétants, les pompiers, appelés à la rescousse, ont déclaré, crise

d'épilepsie, nous on se bidonnait en douce pour ne pas aggraver les choses, mais les deux petits en voyant leurs gueules de raies s'allonger, se marraient ouvertement.

Ils nous ont foutu dehors manu militari, le vieux faisait son cirque, et les voisins qui attendaient ça depuis longtemps jubilaient. On a eu un mal de chien à calmer le dabe, avec son mètre quatre-vingt-dix et ses cent vingt kilos, quand il est en boule ça déménage dur, il en voulait aux voisins, mais il était surtout vexé de les voir rigoler. Il pensait être la terreur du quartier et là, dans le rôle du bouffon, il l'avait saumâtre.

Pour ne pas finir à la cloche on a été négocié une cabane avec un bout de jardin sur la zone, à la porte de Montreuil, avec quelques biffetons de cinq milles l'affaire a été vite conclue.

Le vieux en rêvait depuis longtemps de sa cabane de zonard.

— Je préfère ça à un appartement crado en ville, au moins quand il pleut on a l'eau dans toutes les pièces.

Il a des projets de jardinage grandioses auxquels personne ne croit, ils font rigoler la mère.

De toute façon, avec le rapport carabiné que le mec des HBM a dû lui coller, il n'est pas près de se faire attribuer un nouveau logement.

Moi je ne suis pas chaud pour crécher là, depuis que j'ai un peu d'oseille, j'aime sortir bien habillé avec des chaussures propres, dans la zone il faut des bottes en caoutchouc presque en permanence, la moitié de l'année il y a de la boue et l'autre moitié c'est une poussière grise qui dégueulasse tout. Je fous le camp, de toute façon il y a longtemps que j'y pense, Robert préfère rester avec eux, je crois qu'il a un peu la trouille de se retrouver seul.

Je me suis trouvé une piaule dans le haut de la rue de Belleville, un immeuble vétuste qui sent un peu la friture et les tinettes, mais j'ai mon confort avec lavabo et chiottes sur le palier, la concierge m'a à la bonne, c'est beaucoup mieux que la zone.

Je ne suis pas loin de la famille, mais ils me foutent la paix.

Le vieux me fait la gueule, je fais mon milord qu'il dit, c'est son mot, mais je ne me vois pas cirer mes godasses sur le trottoir des boulevards militaires à chaque fois que je devrais sortir de son gourbi et puis je me sens chez moi pour la